

CLAIRE EMERELLE

MONADE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527549

Dépôt légal : mars 2026

À mon père.

« *Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que
nous ignorons d'eux. »*
René Char, *Chant de la Balandrane*.

Cité bien affectueusement par Nadine W.

Longtemps, Hélène s'est levée de bonne heure. Elle épousait le rythme du lever paternel avec rigueur, toujours le même rythme, à la naissance du jour, l'aurore, l'été, la nuit encore, l'hiver. Elle descendait lentement, encore engourdie, ensommeillée, habituée au brillant poussiéreux des marches de l'escalier qui l'avaient vue chuter plusieurs fois déjà, toute de jambes en avant, tandis que le derrière heurtait dans un choc douloureux une marche rude et stoïque.

Silence.

Elle s'avancait avec précaution dans le large couloir placide jusqu'à la porte entrebâillée, où l'obscurité renonçait à lui faire peur pour l'accueillir dans l'ancre éveillé. Elle connaissait la pénombre de la cuisine, la lumière laide du néon au-dessus de l'évier rempli de vaisselle sale, ce monde d'hier soir dans l'attente de sa disparition, comme suspendu à la volonté des mains maternelles qui viendraient bientôt le remuer, le cogner, l'inonder pour le faire enfin disparaître à jamais.

Silence.

Il était là, absorbé par ses gestes méthodiques, déjà beau derrière le café, le jambon, le couteau terriblement aiguisé qui rejoindrait vite la poche du pantalon, avant de rencontrer la ficelle et le bois. Il était si beau derrière lui-même, absent.

Silence.

Il était là et elle était rassurée. Elle faisait alors quelques pas, lente, sortant de l'obscurité pour mieux se montrer coupable, le regard baissé.

— Remonte te coucher, il est cinq heures.

Elle hésitait, faisait la moue, l'étonnée, attendait courageusement quelques secondes en le défiant bien faiblement... mais repartait toujours vers l'escalier et sa poussière éternelle. Elle aurait tant aimé l'accompagner, réaliser ce scénario imaginaire où elle pouvait enfin réfuter les étapes logiques de la croissance qui l'affublaient aujourd'hui des faiblesses de l'enfance. Ce mélange d'insuffisance et d'inachevé la faisait rêver dans la seconde immédiate d'une métamorphose en adulte. Douce comédie de l'enfance, car elle n'était pas dupe. Les grands n'étaient pas heureux, même s'ils étaient beaux, trop endurcis, trop cruels ou trop indifférents. Ils ne voulaient jamais rien lui dire de leurs aventures, baissaient la voix en sa présence et ce silence lui était intolérable. Elle avait beau écouter derrière les

portes, les murmures ne prenaient pas de sens. Pourtant, déjà si grande, elle aurait pu tout entendre, tout comprendre.

Puis de sa chambre, elle discernait ensuite quelques bruits fugaces, jusqu'à une porte ouverte qui se refermait aussitôt. Et le silence.

Elle partirait à l'école dans quelques heures, prendrait la route bleue où les gravillons tortureraient les semelles de ses chaussures, jusqu'au portail de fer noir, grand ouvert, comme une invitation sinistre qui lui promettait de nombreuses peurs et quelques gifles.

Elle respire aujourd'hui encore l'odeur des cahiers neufs avec une sorte de masochisme glacé. Les relents du papier quadrillé font surgir le portail noir, les magnifiques tilleuls de la cour bosselée, les cheveux douloureux d'être tirés sauvagement, la honte d'être soi sans doute.

Elle rentrait le soir à la ferme par la même route bleue. Elle s'attardait sur une punaise pressée, un bout de papier abandonné, un caillou scintillant pourtant négligé, une brindille biscornue dont elle pouvait imaginer les pouvoirs maléfiques qui transformeraient sa maîtresse en vers de terre rampant et vulnérable. Les maisons semblaient toujours vides. Elle essayait de voir au travers des rideaux, mais ces monades avaient clos leurs lèvres et leurs yeux. L'arrivée à la ferme était une fête, une consolation chaleureuse que les mains de la grand-mère répandaient sur son être. Immobilisée dans son fauteuil à accoudoirs rouges, tourné vers la large fenêtre décrépie, elle tendait ses bras flasques et usés vers cette petite blonde sautillante. S'il fallait définir ce qu'accueillir signifie, ce serait ces scènes féminines qui en seraient la quintessence. Hélène avait sans doute des devoirs, mais qu'importe ! Il y avait tant à faire.

Puis elle attendait sans attendre vraiment.

Hélène est aujourd'hui une jeune femme de trente ans. Beaucoup d'impensés, d'éprouvés, naissent de ce fait brut organique, être une femme.

Elle porte le féminin dans le respect des règles établies. Elle peut afficher un corps souple et solide, la force de déployer la beauté sans séduire, la timidité de la princesse devant l'inconnu sans la fuite. Être séduisante, mais jamais séductrice, le passif lui assurant le respect et la tranquillité. Elle est intelligente, mais ne brille pas. Elle sait les limites et n'ose les franchir. Elle attend toujours l'encouragement, bondir seule serait risquer l'opprobre.

Les cheveux blonds sont toujours en désordre, mais un désordre arrangé pour ne pas perturber l'image de la femme qui sait prendre soin de soi, et donc l'image que les autres attendent d'elle. Les yeux bleus ne sont jamais maquillés, ils percent le réel pour en détecter les nécessités et les croyances, au risque de ne jamais s'admirer. Un sourire étincelant livre l'être à tous ceux qui le croisent.

Pourtant, un bouillonnement l'habite à bas bruit. Difficile à décrire. La peur et l'angoisse d'être soi sont de vieilles compagnes, sans doute des traîtresses. Elles sont du côté de l'ennemi. Derrière une apparence protectrice, elles étouffent. Leur discours ment, Hélène n'est ni ingrate ni mauvaise. D'ailleurs, elle n'en peut plus de leur compagnie chaotique. Il est temps de devenir qui elle est.

La psy à qui elle se confiera sera une femme, c'est décidé.

Elle attend en lisant que la porte s'ouvre enfin. Elle guette le départ de l'autre avant elle et soupire de son impatience. Hélène sait qu'il est temps. De quoi ? De franchir le seuil angoissant et inconnu d'un cabinet de psy, d'y rencontrer un regard interrogateur et bienveillant. La bienveillance ? Fou-taise ! Hélène imagine bien davantage la fuite... « Putain ! Mais qu'est-ce que je fais là ? » Pourtant, il est grandement temps de dénouer l'entrave de la pudeur et de la comédie, de sauter dans le précipice si jouissif de la contemplation de soi, ce miroir masochiste où on ne cesse de s'entendre pleurer.

Mme Albaret est son premier essai, le premier seuil franchi avec appréhension, le premier sourire scruté jusqu'à la nausée. Ce sera le premier retour sur une histoire qu'elle aurait peut-être préféré taire. Mais, maintenant, il est trop tard pour se carapater...

Elle entre à la demande de ce sourire engageant, baisse les yeux pour ne pas regarder ce qui entoure ces lèvres fines, et franchit ce seuil tant redouté.

L'appartement est tout de blanc vêtu, encombré de tapis colorés et laineux, de lampes mordorées qui semblent l'inviter à se prélasser sous les rayons brumeux de leur lumière. Elle se rue sur le fauteuil de velours et s'assoit hâtivement comme si le jeu des chaises musicales avait menacé son assise. Et enfin, elle lève les yeux sur le visage.

Mme Albaret s'est installée en face d'elle, sur un fauteuil de velours, là encore, bleu foncé. Son corps se détache d'autant plus qu'elle est habillée de blanc. Une femme d'environ cinquante ans la regarde de ses yeux bleus perçants, et sourit. Une petite femme, petite carcasse légèrement voûtée qui n'a pas eu besoin de ses muscles, mais de ses neurones. Les cheveux noirs sont colorés, c'est certain. Des cheveux capables de boucler, mais qu'elle lisse. Elle devait être très belle à vingt ans. Elle a aujourd'hui le charme fripé des grandes amoureuses. Elle s'est déplacée avec grâce, regardant le sol avec concentration. Elle paraît si douce. Nul ne se retourne sur son passage, mais ceux qui l'aiment ont orné leur vie d'un authentique trésor.

— Bonjour Madame. Je vous écoute.

Un accent léger enveloppe les mots. Un accent marseillais sans doute. Elle murmure de ses yeux d'azur. Ce n'est pas seulement la professionnelle qu'Hélène a devant elle, il y a

bien davantage en cet instant suspendu... déjà d'ailleurs, des intuitions viennent fondre sur Mme Albaret, des sensations confuses que le temps viendra épurer... ou pas.

Le silence s'est installé et s'étire. Hélène attend en fixant le tableau devant elle. Matisse sans doute... Elle respire profondément, mais silencieusement, soupire, prépare sa bouche comme si elle avait un envol à prendre, mais serre les lèvres et se tait.

— Je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à parler. Je crois que j'ai un peu peur.

— C'est normal pour une première rencontre. Dites-moi ce qui vous amène ici. Prenez votre temps.

Le bruissement du jean sur le velours comble le vide. Ce frémissement occupe peut-être une place vacante, la place d'une fureur pathétique qui flotte, qui volette pour se soustraire au devoir de se poser enfin.

— J'ai été maltraitée par la maîtresse, en primaire. Vous savez, les écoles des petits villages où l'enseignant s'installe pour toute sa carrière, la classe unique et les cours de récréation habitées de tilleuls... Je sens la colère gronder et ne sais comment m'en débarrasser. Ma haine est si vive. Elle est ma compagne, mon trésor enfoui, mon héritage.

— En quoi est-ce un héritage ?

— Cette salope avait aussi détesté mon père. Elle était en poste depuis longtemps déjà, la maîtresse de nos deux générations unies par l'humiliation, et il m'a raconté qu'elle lui mettait beaucoup de claques. Elle aimait certaines familles et leurs rejetons, et en haïssait d'autres. Nous ne faisons pas partie des anges de son ciel éthylique.

— Elle buvait ?

— Je revois son corps penché qui vacille, un corps déséquilibré et chancelant près de la bibliothèque, je vois les lèvres ralenties, j'entends ses paroles dont la diction embrouillée trahit quelque chose d'étrange. Je vois son visage comme je l'épiais autrefois, dans ma frayeur de petite fille. Ses yeux globuleux et noirs. Sa peau brillante d'être grasse et pommadée. Un cauchemar. Sa blouse bleu marine est boutonnée, repassée impeccablement. Elle sourit de son air savant supérieur, mon bourreau. Avec ce sourire, je sais que la main va frapper de tous ses petits doigts boudinés alcoolisés, que je vais avoir mal, que je vais tout faire pour ne pas pleurer en me cachant,

honteuse, derrière ma paume dressée comme un bouclier ; cette honte me transperce comme un sabre. Je voudrais disparaître. Mais je ne disparaissais pas, eh non ! Et je reste le cul sur ma chaise d'école à me demander pourquoi elle ne m'aime pas. À chaque fois que je croise quelque part ces antiques tables d'écolier, brillantes de bois blond et de fer, avec leur petit banc accroché, j'ai la nausée. J'aimerais vomir enfin mon dégoût, ma terreur. Dans le reflet de sa prunelle sadique, finalement, je ne vois qu'une seule chose, je n'espère qu'une seule chose, c'est qu'elle finisse par m'aimer.

— Comme tous les enfants veulent être aimés.

— J'aurais dû vouloir sa mort, d'une haine terrible, tempétueuse, comme savent aussi le faire les enfants. Mais moi, je me demandais pourquoi j'étais incapable d'attirer ses louanges. Qu'ai-je fait de ma colère ? Où est-elle allée se terrer jusqu'à m'empoisonner comme un métal lourd pollue la rivière en se logeant à sa source ? Oui, elle s'est terrée, et je n'avais pas d'autre choix que de renverser l'ordre des choses. Alors, je lui apportais fièrement des jacinthes chaque année, chaque printemps, de belles jacinthes coupées dans le jardin de ma grand-mère, juste en dessous de la fenêtre de la cuisine. Elles étaient magnifiques. Ces fleurs avaient une odeur très forte, un parfum fier. J'espérais, chaque année, qu'elles allaient m'apporter la reconnaissance et soulager ma détresse, qu'elles parviendraient à calmer sa colère et sa hargne. J'étais si naïve. Quelle idiote !

— Vous étiez enfant...

— Je sens la petite fille terrifiée au-dedans de moi. Elle crie depuis ses quatre ans. De quatre à onze ans, je suis allée à l'école la peur nouée au creux de mon ventre d'enfant. Je sens encore la frayeur, là. Chaque fois qu'elle s'approchait, qu'elle frôlait mon épaule, l'angoisse me saisissait et mon corps tout entier se raidissait, devenant granit pour repousser les coups qui allaient peut-être déferler. Chaque minute était un tourment. Je devais anticiper, prévoir, épouser chaque désir, chaque regard, chaque injonction, dans l'espoir de faire enfin ce qu'elle attendait de moi.

Ce que je sais aujourd'hui, c'est qu'elle jouissait de ma détresse, de ma souffrance, de mon désespoir... j'étais sa nourriture, son plaisir... elle était folle, mais il n'y a que moi qui le savais.